**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

**Band:** 61 (2011)

**Heft:** 2

**Artikel:** L'historien quotidien : pour une anthropologie de la science historique moderne

**Autor:** Tollebeek, Jo

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-170288

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# L'historien quotidien

*Pour une anthropologie de la science historique moderne*

Jo Tollebeek

***Summary***

*The study of the genesis and formation of modern historiography in the late nineteenth century follows several research traditions. They focus on the interaction between historiography and political engagement, on scientific infrastructure and the professionalization of the historical trade, and on the historian's language. This article offers an alternative to these traditions: a study of the modern historian's everyday praxis that does not only pay attention to the epistemological convictions it entails but also to the ethical values the modern historian embodies and to community building in the discipline. This proposal will be illustrated with the person of Paul Fredericq, professor at Ghent University, and – also on a European level – one of the great advocates of modern historiography.*

Le 11 mai 1889, Paul Fredericq, historien et professeur à l'Université de Gand, commençait un journal. En guise d'introduction, il esquissait un autoportrait qui remontait près de quarante ans en arrière:

> «*Paul Fredericq*,
> né à Gand, le 12 août 1850, fils aîne de Caesar-Alexander Fredericq, médecin à Gand (Slijpstraat 30) et de Bathilde-Oliva Huet, née à Paris (France), sœur de monsieur François Huet, alors professeur de philosophie à la *Hoogeschool* de Gand.
>
> Mon père m'a raconté que ma première action en ce monde, tandis qu'on me lavait, avait été d'éteindre une bougie en pissant dessus. Mon père et mon oncle François Huet en ont conclu que je serais un jour un fieffé jésuite.»[1]

1 Gand, Bibliothèque de l'Université, Département Manuscrits et Preciosa: *Archives Paul Fredericq* [ci-après abrégé en: *Archives Fredericq*], Ms. 3704/1.

Prof. Dr. Jo Tollebeek, University of Leuven, Department of History,
Blijde Inkomstraat 21 / 3307, BE-3000 Leuven. Jo.Tollebeek@arts.kuleuven.be

'Un fieffé jésuite': y a-t-il meilleur guide pour nous faire découvrir la maison qui abrite cette discipline qu'est la science historique?

En ce qui concerne l'état de la maison, les avis divergent. Certains estiment qu'elle est restée inchangée, depuis bien longtemps. La science historique, disent-ils, repose toujours sur une éthique d'exactitude et de rigueur pour ce qui est de la recherche. Elle demande toujours imagination et clarté pour ce qui est de l'écriture. Les changements ont trait uniquement à l'intensité. Celui qui veut apprendre le métier aujourd'hui devra consentir plus d'efforts que ce n'était le cas il y a un demi-siècle. La lecture d'un manuel ne suffit plus, loin s'en faut. L'historien d'aujourd'hui doit connaître un plus grand nombre de types d'archives que son prédécesseur, doit maîtriser plus de techniques, doit pouvoir jouer dans d'autres registres. Mais la continuité est incontestable. D'autres ne reconnaissent plus leur maison. Ils ne savent plus ce qui constitue l'essence de leur discipline. Mais plus encore, ils sont stupéfiés par l'éclatement de la communauté professionnelle à laquelle ils appartenaient. Le chômage, la perte de prestige de l'université, les nouvelles inégalités dans les rangs des historiens: tout cela les rend étrangers au monde qu'ils ont connu autrefois.[2]

Les avis divergent, à une époque où l'on débat non seulement de la science historique, mais aussi de la culture historique, de la mémoire et du patrimoine. Pour qui veut comprendre la science historique contemporaine, il convient dès lors de retourner dans le temps, à l'époque où elle s'est formée et que l'on peut considérer comme sa 'période classique': le dix-neuvième siècle.

## La science historique moderne

Ce siècle, comme nous le savons, est celui où la vision du monde s'est inscrite dans une perspective historique. Cette 'historisation' suivait comme son ombre la modernisation qui était en cours à l'époque. Mieux encore, elle cherchait à atténuer l'impact des énormes changements politiques, économiques et sociaux qui s'étaient amorcés à partir de la fin du dix-huitième siècle et qui allaient se poursuivre tout au long du siècle. Economistes et juristes fondaient leurs systèmes sur des conceptions historiques; dans la religion, on assistait à une résurgence de la tradition; des gares, des usines et des parlements étaient érigés dans des styles empruntés au passé. Même le libéralisme, qui cherchait à rompre

2 Voir par exemple J. Le Goff et N. Rousselier, «Préface», dans: Fr. Bédarida (éd.), *L'histoire et le métier d'historien en France* (Paris 1995), 7–10, et G. Noiriel, *Sur la 'crise' de l'histoire* (Paris 2005), 22–47.

avec l'ancien régime par une rénovation en profondeur de l'Etat et de la société, marquait un intérêt pour l'histoire.[3] Dans tous les cas, il s'agissait de briser le choc de la révolution et de donner à la nouveauté, en apparence, un caractère familier. Ce n'est qu'avec l'arrivée du modernisme, vers la fin du siècle, que l'histoire allait à nouveau perdre son autorité, les intellectuels et artistes modernistes concevant la modernité dans sa forme spécifique, non historique.[4]

L'historisation de la vision du monde s'accompagna d'une nationalisation de l'histoire. Avec l'émergence de l'Etat-nation moderne, en effet, le passé devint de plus en plus le passé de la nation – de sa naissance en tant que nation et de son développement en un Etat. L'histoire universelle, l'histoire locale et l'histoire de l'Eglise ne disparurent pas pour autant, mais furent pratiquées de manière croissante à partir d'une perspective nationale. Parallèlement, les gouvernements encourageaient l'édification d'une vision nationale de l'histoire, des chaires distinctes d'histoire nationale étaient créées dans les universités et l'histoire nationale passait pour la forme d'historiographie la plus prestigieuse. Avec le renforcement de l'identité nationale, le regard sur le passé se faisait plus étroit: le processus historique semblait ne plus être que le résultat de la volonté nationale, laquelle s'exprimait à travers une histoire qui, par définition, se distinguait des autres histoires (nationales).[5]

Le caractère rassurant de l'historisme et l'enthousiasme que l'histoire nationale arrivait à susciter débouchèrent sur une large culture historique. Cette culture ne révélait pas simplement de quelle manière il fallait comprendre le passé; elle était en outre porteuse d'un message politique clair et s'accompagnait d'une rhétorique destinée à convaincre le public.[6] Un public qui, du reste, ne cessait de s'élargir, car parallèlement à l'historisation de la vision du monde et à la nationalisation du passé, une démocratisation de l'histoire se fit jour. Celle-ci fut facilitée par le développement rapide de l'alphabétisation qui rendait possible la diffusion à grande échelle d'une littérature historique bon marché. Mais la démocratisation fut également stimulée par les nouvelles techniques

3 P. B. M. Blaas, «Liberalisme en geschiedenis», dans: Idem, *De burgerlijke eeuw. Over eeuwwenden, liberale burgerij en geschiedschrijving* (Hilversum 2000), 74–93.

4 C. E. Schorske, *Thinking with history. Explorations in the passage to modernism* (Princeton 1999).

5 Voir entre autres, dans une perspective comparative, S. Berger, M. Donovan et K. Passmore (éd.), *Writing national histories. Western Europe since 1800* (Londres / New York 1999). Pour un exemple particulièrement élaboré: C. P. Boyd, *Politics, history, and national identity in Spain, 1875–1975* (Princeton 1997).

6 A. Pók, J. Rüsen et J. Scherrer, «European history: challenge for a common future. An introduction», dans: A. Pók, J. Rüsen et J. Scherrer (éd.), *European history: challenge for a common future* (Eustory series: Shaping European history 3), (Hambourg 2002), 9–10.

mises au point pour montrer le passé. Celles-ci, en effet, ouvraient la voie à une culture historique visuelle multiforme, qu'il s'agisse de romans historiques illustrés ou de véritables panoramas et dioramas historiques, dans lesquels des figures emphatiques évoquaient le passé.[7] L'histoire se faisait aussi histoire populaire, s'appuyant sur l'inventivité d'historiens et – plus encore – de personnes qui y trouvaient un intérêt commercial.[8]

Dans ce cadre large – historisation de l'époque et nationalisation et démocratisation de l'histoire – l'historiographie a subi une profonde métamorphose. Ce processus s'est amorcé dans la plupart des pays aux environs de 1870 et allait se poursuivre jusqu'à la 'Grande Guerre' qui, en de nombreux endroits, allait s'accompagner d'une dislocation de l'infrastructure qui soutenait la métamorphose historiographique. Le résultat de ce processus fut la naissance et la formation de la science historique moderne. Ce qui se produisit entre 1870 et 1914 est cependant difficile à décrire en détail. La science historique moderne, ce qui semble une tautologie, impliquait une 'scientifisation' de la pratique historique existante. Mais alors, comment caractériser l'ancienne pratique historique? Comme 'non scientifique'? Dans quel sens? Et comment, à l'inverse, décrire le caractère 'scientifique' de la science historique moderne? *Was Wissenschaft ist, das bestimmt sie selbst,* dit le dicton.[9] Mais ce qui est clair, c'est que les historiens, durant les dernières décennies du dix-neuvième siècle, préconisaient un renouveau méthodologique. Ils voulaient acquérir et légitimer leur connaissance du passé d'une manière différente de leurs prédécesseurs.

Outre la 'scientifisation', l'émergence de la science historique moderne s'est aussi accompagnée d'un processus d'institutionnalisation. Cela signifie que la pratique historique allait, bien plus qu'auparavant, prendre un caractère tangible. Bien sûr, il existait déjà depuis longtemps toutes sortes d'institutions dans lesquelles la connaissance historique était rassemblée ou transmise. Mais le nombre de chaires universitaires, de bibliothèques et d'archives, de commissions et d'associations spécialisées allait à présent en augmentant. Dans le même temps, on assistait au développement de tout un appareil historiographique: la science historique moderne exigeait des revues et des lettres d'information, des collections didactiques et des atlas, des prix et des bourses de voyage.

7 S. Grieten et E. Verniers, *Kijkparadijzen voor het volk Panorama's en diorama's in Antwerpen* ([Anvers] 2005).

8 Voir entre autres la remarquable étude de B. Melman, *The culture of history. English uses of the past 1800–1953* (Oxford 2006).

9 M. Völkel, *Geschichtsschreibung. Eine Einführung in globaler Perspektive* (Cologne / Weimar / Vienne 2006), 279.

Enfin, vers la fin du dix-neuvième siècle, l'histoire allait également devenir une activité professionnelle: elle devenait un métier. Les historiens étaient à présent formés en tant qu'historiens et allaient ensuite pouvoir, en tant que professeur, bibliothécaire ou archiviste, consacrer du temps à la recherche historique ou la rendre possible. Il se créa ainsi un grand groupe de *middle-class professionals*, des diplômés qui allaient occuper les nouvelles structures institutionnelles, s'approprier le nouvel appareil et finalement incarner la science historique moderne. Cela n'empêcha pas une foule d'hommes d'Eglise, de nobles ou de notaires de continuer à faire de la recherche historique, comme ils l'avaient toujours fait, et de continuer à publier le fruit de leurs recherches. Mais ils ne pouvaient être qualifiés de véritables historiens professionnels: ils n'étaient pas 'du métier' et ils étaient donc – comme on le chuchotait – moins experts. La 'professionnalisation' avait un double sens.[10]

## Traditions

Les historiens de l'historiographie n'ont pas manqué d'étudier la science historique moderne durant sa naissance et sa période de formation et ses précurseurs du dix-neuvième siècle. Ce faisant, ils ont développé différentes traditions en matière de recherche. Dans chacune de ces traditions, l'attention se porte sur un aspect différent de l'historiographie et aussi, souvent, sur une autre période du dix-neuvième siècle historique. De la politique à la culture, du romantisme à la 'Grande Guerre', la recherche historiographique a emprunté divers chemins.[11]

Dans une première tradition de recherche, qui date des premières décennies ayant suivi la Deuxième Guerre mondiale, l'attention se porte avant tout sur l'interaction entre politique et historiographie au dix-neuvième siècle. Beaucoup mettent en exergue le fait qu'une grande partie de l'historiographie du dix-neuvième siècle était fortement tein-

10 Voir le court essai de P. Lambert, «The professionalization and institutionalization of history», dans: S. Berger, H. Feldner et K. Passmore (éd.), *Writing history. Theory and practice* (Londres 2003), 42–60.

11 Pour un *case study* sur l'histoire de l'historiographie française, voir: J. Tollebeek, «L'historiographie en tant qu'élément culturel dans la France du dix-neuvième siècle. Une étude historiographique exploratoire», dans: *Storia della Storiografia*, 1994, vol. 26, 59–81. D'autres typologies sont proposées dans H. W. Blanke, «Typen und Funktionen der Historiographiegeschichtsschreibung. Eine Bilanz und ein Forschungsprogramm», dans: W. Küttler, J. Rüsen et E. Schulin (éd.), *Geschichtsdiskurs*, t. 1: *Grundlagen und Methoden der Historiographiegeschichte* (Francfort-sur-le-Main 1993), 191–211, et J. Eckel et Th. Etzemüller, «Vom Schreiben der Geschichte der Geschichtsschreibung. Einleitende Bemerkungen», dans: J. Eckel et Th. Etzemüller (éd.), *Neue Zugänge zur Geschichte der Geschichtswissenschaft* (Göttingen 2007), 7–26.

tée de préjugés politiques et qu'à l'inverse, les idéologies ont à leur tour trouvé dans l'historiographie un important stimulant. L'étude de l'historiographie prenait dès lors les allures d'un démasquage: les historiens apparaissaient comme des politiciens déguisés. Leur agenda politique caché était dévoilé, la pression qu'exerçait sur eux le régime était mise au jour.[12]

Cette tradition de recherche centrée sur la charge idéologique de l'historiographie révélait clairement, en effet, que l'enchevêtrement de la politique et de l'histoire au dix-neuvième siècle pouvait être bien plus solide et multiforme qu'auparavant. Il est ainsi apparu qu'en France, par exemple, l'héritage politique de la 'Grande Révolution', des bouleversements de 1830 et 1848, de la guerre de 1870 et de la Commune en 1871 a à chaque fois orienté l'historiographie dans une nouvelle direction. Non que les historiens se soient laissés porter par le cours des événements: au contraire, ils s'attelèrent bien souvent, et sciemment, à défendre certains idéaux politiques ou à les discréditer. Les changements dans leurs conceptions politiques conduisirent dès lors, à maintes reprises, à des changements dans leurs conceptions historiques. Mais cela ne signifie pas pour autant que ces conceptions n'étaient qu'un prolongement des idéologies qui avaient cours. La science historique moderne, avec sa promesse d'impartialité, mit précisément en lumière l'autonomie des historiens. En conséquence, ceux qui étaient intéressés par la politique de l'histoire délaissèrent bien souvent la science historique moderne.

Ce n'était certainement pas le cas de la deuxième tradition de recherche qui, pour ce qui concerne par exemple l'historiographie française du dix-neuvième siècle, fit son apparition vers le milieu des années 1970. Dans cette tradition, en effet, l'orientation vers la politique fit place à une orientation vers la 'scientifisation' de la discipline. L'émancipation de l'histoire vis-à-vis de la littérature et de la politique, les normes scientifiques qui soutenaient la nouvelle discipline devenue autonome, la méthode et l'infrastructure historiques, la professionnalisation de la pratique historique: tels étaient à présent les thèmes auxquels on s'intéressait. Les historiens n'écrivaient plus sur l'engagement politique de leurs prédécesseurs, mais sur l'évolution de leur carrière et leur progression à travers les nouvelles institutions. Ils étaient inspirés en cela par les sociologues de la science.

Ce changement s'accompagna aussi d'un élargissement du domaine de recherche. Les nouveaux historiographes s'opposèrent non seule-

12 Par exemple J.-Y. Calvez, *Politique et histoire en Allemagne au XIX^e siècle. Critique de la pensée politique des historiens allemands* (Paris 2001).

ment aux historiens de la littérature, qui dans leur traitement de l'historiographie du dix-neuvième siècle n'appliquaient que des critères esthétiques, mais aussi aux historiens 'traditionnels' de l'historiographie, qui se limitaient à écrire une histoire 'aristocratique' faite de 'points forts'. Ils plaidèrent en faveur d'une démocratisation du 'personnel' historiographique (non seulement les 'grands' historiens, mais aussi les figures de second rang), d'une régionalisation (non plus uniquement la haute histoire parisienne, par exemple, mais aussi les activités des associations historiques régionales et locales en 'province') et d'un élargissement du genre (la culture historique au lieu de l'historiographie). Pour réaliser ces ambitions, ils introduisirent de nouvelles méthodes de recherche: ils se mirent à mesurer et à compter. Ces 'statistiques intellectuelles' visaient à mettre en lumière les investissements publics dans l'histoire, la production historique, ou encore le potentiel historiographique de chaque groupe social. La bibliométrie concernait quant à elle le budget de l'histoire, mais aussi par exemple la fluctuation dans le choix des thèmes historiques et l'émergence d'un marché du travail pour historiens diplômés dans l'enseignement secondaire. Il se produisit effectivement un élargissement du domaine de recherche.[13]

Mais l'intérêt pour l'histoire de l'historiographie – du dix-neuvième siècle – ne se limitait pas aux seuls historiens: des critiques littéraires s'y intéressaient également. Entre ces deux groupes, il y avait peut d'interaction. Les historiens prenaient rarement en considération les idées des critiques littéraires, lesquels préféraient pour leur part publier les résultats de leurs recherches dans leur propre circuit de revues.[14] Leur intérêt, il est vrai, portait avant tout non sur la charge idéologique ou la 'scientifisation' de l'historiographie, mais sur le rôle de la langue. Le récit de l'historien, comme on l'appelait, n'était pas un simple reflet à l'identique de la réalité (passée), mais une construction complexe dans laquelle des stratégies rhétoriques orientaient la 'signification donnée'. Le texte historique perdait ainsi beaucoup de sa transparence (présumée) et devait par conséquent être analysé en faisant usage de 'leviers' fournis

13 Par exemple P. den Boer, *History as a profession. The study of history in France, 1818–1914* (Princeton 1998). Pour un exemple plus récent de cette tradition de recherche: G. Lingelbach, *Klio macht Karriere. Die Institutionaliserung der Geschichtswissenschaft in Frankreich und den USA in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts* (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte 181) (Göttingen 2003). Cf. Idem, «Institutionelle Rahmenbedingungen disziplinärer Standardisierungsprozesse – ein amerikanisch-französischer Vergleich», dans: Eckel et Etzemüller (éd.), *Neue Zugänge*, 110–134.

14 Pour une défense enthousiaste de l'importance d'une telle approche de type 'critique littéraire' pour les historiens: F. R. Ankersmit, «Hayden White's appeal to the historians», dans: Idem, *Historical representation* (Stanford 2001), 249–261.

par la théorie littéraire. Dans cette troisième tradition de recherche, la priorité allait non pas à l'intention, à la biographie ou au *Sitz im Leben* de l'historien, mais bien à la décortication de l'univers langagier que semblait être l'historiographie. Dans cette évolution, l'attention se portait à nouveau sur ce qui était considéré comme le cœur de la pratique historique, à savoir le texte historique.[15]

Le *linguistic turn* dans l'historiographie fut principalement une affaire anglosaxonne, même si les critiques littéraires français fournirent souvent les munitions théoriques. Ce sont aussi les historiens romantiques français – Jules Michelet en tête – qui attirèrent le plus l'attention en raison de leur grande sensibilité linguistique. Le 'texte mère' de cette approche propre aux critiques littéraires ne présentait pas ce caractère farouche: dans le *Metahistory* de Hayden White, paru dès 1973, l'histoire de la 'représentation historique de l'Europe du dix-neuvième siècle' était présentée en se basant, entre autres, sur Jacob Burckhardt. La science historique moderne restait toutefois absente, y compris dans les exercices pleins d'érudition et de virtuosité d'innombrables critiques littéraires ultérieurs.

Ceci s'applique aussi *mutatis mutandis* à la dernière tradition qui allait se dessiner dans l'étude de l'histoire de l'historiographie du dix-neuvième siècle. Cette tradition encore récente s'orientait vers la dynamique de la culture. Elle s'interrogeait sur la place de l'historiographie dans la hiérarchie culturelle, sur les glissements opérés dans cette hiérarchie et sur les similitudes et les différences dans la représentation de la réalité entre d'une part l'historiographie et d'autre part la littérature et la peinture.[16] Cette approche de l'historiographie contenait la promesse de pouvoir effacer les unilatéralités des anciennes traditions de recherche. Plus que dans l'étude centrée sur l'idéologie, elle s'intéressait en effet à la dynamique propre à la pratique historique; plus que dans l'étude historico-institutionnelle, elle mettait en lumière l'historiographie elle-même; et plus que dans l'optique propre aux critiques littéraires, elle montrait un intérêt pour le 'pragmatisme' de l'historiographie. L'historien du dix-neuvième siècle n'était plus le prisonnier de la politique, du cadre institutionnel ou de la langue. Il regagnait une partie de son indépendance et participait au débat culturel qui était mené en son temps. Mais il n'en restait pas moins difficile de donner une place à la science historique moderne dans les codes ou les programmes culturels qui se succédaient.

15 Par exemple A. Rigney, *The rhetoric of historical representation. Three narrative histories of the French Revolution* (Cambridge 1990).

16 Par exemple J. Tollebeek, *De illusionisten. Geschiedenis en cultuur in de Franse Romantiek* (Louvain 2000).

Quel est, pour celui qui souhaite arriver à une meilleure compréhension de la science historique moderne, le bilan de tout ce travail? Dans les deux dernières traditions de recherche, focalisées respectivement sur la langue de l'historien et sur sa place dans l'ordre culturel, la science historique telle qu'elle s'est développée à partir de 1870 n'a pas réussi à acquérir une position centrale. C'était encore moins le cas dans la première tradition, même si avec le temps, une attention croissante a été portée à l'engagement politique des historiens professionnels dont beaucoup, pourtant, se prévalaient de leur neutralité idéologique. La tradition orientée vers la 'scientifisation' de l'historiographie tournait bien, quant à elle, le regard vers la science historique, et même avec beaucoup de succès. Cependant, elle avait – et a toujours – tendance à la présenter comme le résultat d'une méthode clairement définissable et d'un ensemble institutionnel clairement délimité. Elle présente de ce fait la science historique moderne comme une discipline massive et univoque, stable et dénuée de la dynamique qui caractérise la pratique scientifique.

## Pratiques quotidiennes

Comment y remédier? Existe-t-il une alternative? Une *Alltagsgeschichte* de l'historiographie moderne ne peut-elle pas révéler les fissures et les crevasses dissimulées sous l'enduit de la méthode ou de l'appareil institutionnel? Ne peut-elle pas rendre visible la dynamique de la science? Une telle *Alltagsgeschichte* doit se concentrer sur les pratiques quotidiennes de l'historien.[17] Elle nous parle de la lecture de travaux historiques et de la prise de notes, de la classification des données rassemblées et de la rédaction de recensions. Elle passe au crible les relations avec les assistants et le contact avec les collègues plus haut placés dans la hiérarchie, le partage des connaissances et l'échange du matériel, l'entretien des amitiés académiques et des rivalités professionnelles. Elle montre la fascination suscitée par les pièces d'archives, leur analyse, leur publication et la correction des épreuves. Elle envisage la participation aux congrès et aux réunions de commissions, aux assemblées universitaires et aux enterrements de collègues. En d'autres mots,

17 Voir Ph. Müller, «Geschichte machen. Überlegungen zu lokal-spezifischen Praktiken in der Geschichtswissenschaft und ihrer épistémischen Bedeutung im 19. Jahrhundert. Ein Literaturbericht», dans: *Historische Anthropologie. Kultur – Gesellschaft – Alltag*, 12 (2004), 415–433, et les *case studies* de Fr.-O. Touati, *Marc Bloch et l'Angleterre* (Paris 2007), et H. Trüper, *Topography of a method. François Louis Ganshof and the writing of history* (dissertation non publiée, European University Institute, Florence 2008).

elle se consacre à toutes sortes de choses que les historiographes inspirés par la sociologie de la science ne mettent jamais sur le tapis, mais qui appartiennent néanmoins aux pratiques courantes et habituelles de l'historien moderne.

Une telle historiographie dépasse-t-elle le niveau des banalités? Dans l'autobiographie qu'il a fait paraître en 2002, *Interesting times. A twentieth-century life*, Eric Hobsbawm constatait que les universitaires consacraient la majeure partie de leur vie active à la routine de l'enseignement, de la recherche, des réunions et des examens, c'est-à-dire à des activités peu aventureuses, totalement prévisibles. Les historiens, ajoutait-il, excellent dans ce domaine: plus encore que leurs collègues d'autres disciplines, on a du mal à les distinguer des *executives* des compagnies d'assurance.[18] On peut dès lors se demander à quel point ces pratiques routinières et effectivement peu passionnantes sont constitutives de la science historique. Comment la routine crée-t-elle le métier? Comment les habitudes quotidiennes façonnent-elles l'historiographie sur un plan conceptuel?

Contrairement aux apparences, ces questions n'ont rien d'excentrique. Les sociologues définissent depuis longtemps l'*habitus* comme un système de 'dispositions durables' qui résultent de la socialisation par la famille et l'école et qui dirigent l'ensemble des perceptions, évaluations, actes, etcetera d'une personne. L'historienne américaine Jan Goldstein a récemment comparé, dans un écrit autobiographique, la façon dont elle s'était familiarisée avec l'histoire de France à la manière dont nous faisons la connaissance d'une ville: d'abord en tâtonnant et en cherchant, puis en nous aventurant dans ses rues avec une dextérité croissante et une confiance de plus en plus naturelle. C'est une question d'expérience acquise au jour le jour, que l'on tire non pas d'un manuel de méthodologie, mais de diverses pratiques routinières.[19]

Ainsi, si l'*Alltagsgeschichte* de l'historiographie moderne veut être jugée crédible, elle doit s'atteler à une double tâche. D'abord, elle doit décrire les pratiques quotidiennes de l'historien moderne et mettre en évidence les évolutions qui se dessinent dans ces pratiques. Ensuite, elle doit montrer clairement l'impact que ces pratiques ont eu sur l'historiographie, ou encore comment elles ont renforcé un certain type d'historiographie au détriment d'un autre. Ce faisant, elle doit évidemment

18 Cité dans J. Popkin, *History, historians, and autobiography* (Chicago / Londres 2005), 155–156.

19 J. Goldstein, «Europe without personal angst», dans: L. L. Downs et S. Gerson (éd.), *Why France? American historians reflect on an enduring fascination* (Ithaca / Londres 2007), 123–124.

prêter attention aux notions et aux conceptions épistémologiques qui sous-tendent ces pratiques. Mais l'*Alltagsgeschichte* doit aussi prendre en compte les valeurs et les normes éthiques qui, elles aussi, ont été rarement explicitées. Ces valeurs et normes n'étaient pas de simples *addenda* moraux aux conceptions épistémologiques. Elles y étaient en permanence entremêlées, la frontière entre épistémologie et éthique étant bien difficile à définir. Cet assemblage était en outre rattaché à toutes sortes de convictions – tout aussi peu systématisées – concernant le style, la rhétorique et l'explication dans l'histoire.

Cet ensemble, déterminé en outre par le contexte social dans lequel se déroulait la pratique historique et les vicissitudes personnelles de l'historien, peut être désigné par le terme 'régime'. Le régime de l'historien est l'ensemble de codes épistémologiques, éthiques et esthétiques, mais aussi d'engagements idéologiques et de choix émotionnels qui guide ses pratiques quotidiennes. Inversement, c'est uniquement dans ces pratiques quotidiennes – qui vont donc de la lecture d'œuvres historiques à la présence aux enterrements de collègues – que ce régime prend forme. Plaider pour l'étude de ce régime et de ces pratiques dans la science historique moderne, c'est plaider pour une anthropologie de la science historique moderne qui s'oriente vers la pratique complexe et changeante de cette science.

Une telle anthropologie de la science historique moderne est redevable à la nouvelle histoire de la culture et à l'approche de l'histoire sociale qu'elle tente de réaliser. Cette nouvelle histoire de la culture se caractérise par une attention accrue pour la culture matérielle: c'est là en effet, selon deux de ses chefs de file, que l'histoire culturelle et l'histoire sociale s'interfécondent le plus clairement, que la culture prend une forme concrète et que cette forme explicite les codes culturels. Dans le même temps, les nouveaux historiens de la culture se penchent sur les pratiques culturelles. Ils le font d'abord pour prendre leurs distances par rapport à ce qu'ils considèrent comme une trop forte concentration sur la culture telle que déterminée par la langue et le discours. Mais ils le font aussi pour s'insurger contre une conception de la culture qu'ils jugent refermée sur elle-même, statique, totalement cohérente et imperméable au changement.[20] L'élasticité – trop grande peut-être – du terme 'pratique', par contre, a entre-temps été reconnue.[21] Les critiques

20 V. E. Bonnell et L. Hunt, «Introduction», dans: V. E. Bonnell et L. Hunt (éd.), *Beyond the cultural turn. New directions in the study of society and culture* (Berkeley / Los Angeles / Londres 1999), 11–12.

21 Voir entre autres Th. R. Schatzki, K. Knorr-Cetina et E. von Savigny (éd.), *The practice turn in contemporary theory* (Londres / New York 2001).

de la mise en avant du caractère 'performatif' de la culture ont en outre montré que le fait d'accepter la grande importance des pratiques n'excluait pas que l'on reconnaisse également le caractère systématique de la culture.[22]

Mais plus encore qu'à cette nouvelle histoire de la culture, l'anthropologie de la science historique moderne est redevable aux développements intervenus dans l'histoire des sciences dès les années 1970 et, plus largement encore, dans les *science studies*. L'ouvrage qui a réellement popularisé ces développements a été publié en 1979 par Bruno Latour et Steve Woolgar sous le titre *Laboratory life. The social construction of scientific facts*. Il rapporte le séjour de deux ans effectué par Latour dans l'un des laboratoires du Salk Institute. Latour, racontait un porte-parole de l'Institut, y avait observé les scientifiques avec la distance que lui-même mettait dans l'étude des cellules, des hormones ou des réactions chimiques, ou encore comme s'il s'agissait de colonies de fourmis ou de rats dans un labyrinthe.[23] Latour et Woolgar comparaient eux-mêmes l'entreprise aux expéditions scientifiques menées par les anthropologues dans des contrées lointaines et exotiques. Latour s'était en effet livré à des recherches de terrain, non pas auprès d'une tribu africaine, mais au milieu de la 'tribu des scientifiques', à laquelle il appartenait tout aussi peu et qu'il avait toujours abordée avec un sentiment d'étrangeté. Avec étonnement et certaines attentes aussi, car comment savoir de quelle manière cette tribu si influente, mais aux mythes et aux rituels de circoncision si mal connus, allait livrer ses secrets?[24] *Laboratory life* fut d'ailleurs intitulé *an anthropology of science*. 'Latour chez les neuro-endocrinologues' donna lieu à un ensemble florissant de *laboratory studies* dans lesquelles l'étude ethnographique de la science occupait à chaque fois la place centrale.[25]

Latour et Woolgar tentèrent donc d'explorer la culture 'hermétiquement fermée' du laboratoire Salk d'une manière propre aux anthropologues. Ils s'intéressèrent pour cela à l'ennuyeux travail de routine, au 'ventre mou de la science', plutôt qu'aux moments où de grandes percées scientifiques étaient célébrées. Leur objectif consistait à comprendre comment les 'faits scientifiques' étaient construits dans ce laboratoire et

22 W. H. Sewell jr., «The concept(s) of culture», dans: Bonnell et Hunt (éd.), *Beyond the cultural turn*, 35–61.

23 B. Latour et S. Woolgar, *Laboratory life. The construction of scientific facts* (Princeton 1986[2]), 12.

24 Latour et Woolgar, *Laboratory life*, 17, 27–33 et 277–279.

25 Voir entre autres K. D. Knorr-Cetina, «The ethnographic study of scientific work. Towards a constructivist interpretation of science», dans: Idem et M. Mulkay (éd.), *Science observed. Perspectives on the social study of science* (Londres 1983), 116–140.

d'autres du même genre. Leur intérêt était avant tout de nature épistémologique. L'organisation administrative du laboratoire, l'influence de cette organisation sur les carrières des scientifiques ou la nature de la communication et les schémas des flux d'information dans le laboratoire ne les intéressaient pas.

Des études parues dans le sillage de *Laboratory life* ont poursuivi dans la voie tracée par Latour et Woolgar, souvent d'une manière originale, il est vrai. Dans *Leviathan and the air-pump* paru en 1985, par exemple, la culture de l'expérience dans la science était un élément central: quels étaient, dans le passé, la nature et le statut des pratiques expérimentales et de leurs produits intellectuels? Il s'agissait donc d'un ouvrage d'histoire, contrairement à *Laboratory life*. Mais la parenté restait étroite: ces auteurs se disaient eux aussi à la fois historiens et anthropologues. Eux aussi voulaient aborder la culture qu'ils étudiaient comme des étrangers. La controverse ayant opposé, dans l'Angleterre des années 1660 et du début des années 1670, Robert Boyle et Thomas Hobbes au sujet du programme expérimental et des connaissances revendiquées par le premier, y occupait une place centrale.[26]

*Lords of the fly*, paru une décennie plus tard, tentait également de cerner la 'pratique de la science expérimentale'. Le rôle principal était cette fois joué par les 'Drosophilistes', des scientifiques qui avaient fait de la mouche drosophile un animal de laboratoire au service de la génétique. Robert E. Kohler portait son attention sur la culture matérielle et les 'habitudes de travail' de ces biologistes expérimentaux. Celles-ci n'étaient pas considérées comme des éléments accessoires de la science, bien au contraire: les sciences expérimentales, lisait-on, étaient précisément façonnées par les 'impératifs pratiques' qui imposaient le choix des organismes, la construction des instruments et l'accomplissement du travail expérimental. La notion d''économie morale' représentait dans cet ouvrage un élément crucial. Elle désignait à la fois les règles déterminant l'accès aux outils de recherche, l'attribution des crédits en cas de succès du laboratoire et la transmission de l'autorité d'une génération de biologistes à l'autre. Cette 'économie morale', estimait Kohler, déterminait l'identité des 'Drosophilistes', de même que chaque communauté avait sa propre 'économie morale'. L'ordre éthique avec ses codes et ses conventions souvent implicites était, en d'autres termes, essentiel pour la manière dont la science se développait elle-même.[27]

26 S. Shapin et S. Schaffer, *Leviathan and the air-pump. Hobbes, Boyle, and the experimental life* (Princeton 1985).

27 R. E. Kohler, *Lords of the fly. Drosophila genetics and the experimental life* (Chicago / Londres 1994).

Ce que cette étude en laboratoire et d'autres ont mis en lumière, c'est l'importance des pratiques de routine, des règles de savoir-vivre et des suppositions éthiques dans la formation de la science. Cette idée domine également l'anthropologie de l'historiographie moderne: celle-ci part à la découverte des pratiques quotidiennes, du régime de l'historien moderne et de l'impact de ceux-ci sur la pratique historique. Elle n'est pas pour autant entièrement 'conforme à Latour'. L'historiographe n'étudie pas la façon dont les 'faits historiques' ont été construits (en ce sens, son centre d'intérêt est moins aigu que celui de Latour et de Woolgar), en revanche, il n'exclut pas une étude sur un sujet comme l'organisation du lieu de travail de l'historien (son champ d'investigation est donc plus large que celui des auteurs de *Laboratory life*).

Mais comment approcher la 'tribu des historiens' de la 'période classique' – à savoir les années 1870–1914 – à la façon d'un anthropologue si l'on appartient soi-même à cette tribu? L'historien anthropologue qui se lance dans cette entreprise devra se couper de ses collègues du passé. Mais comment, par ailleurs, un historien anthropologue d'aujourd'hui peut-il bénéficier du même privilège que Latour qui a pu, dans le laboratoire Salk, vivre de 'l'intérieur' en tant qu'observateur 'extérieur'? L'accès au *workshop* dans lequel les historiens de la fin du dix-neuvième siècle «concevaient et étudiaient leurs projets, partaient à la recherche de preuves, travaillaient et retravaillaient, traquaient les archives, dépouillaient les bibliographies et les catalogues, rédigeaient des fiches, classaient et reclassaient des notes, écrivaient et réécrivaient des brouillons, finalisaient leur prose et nettoyaient les épreuves de leurs ouvrages et articles»[28] – cet accès lui est totalement privé. Mais il peut se laisser conduire par un guide, un 'fieffé jésuite', par exemple, qui lui confie de façon inattendue la clé d'un atelier quotidien appartenant à une époque où la 'scientifisation' de sa discipline n'était pas encore figée.

## 'Un fieffé jésuite'

La vie de Paul Fredericq coïncide avec la période d'émergence et de développement de la science historique moderne: né le 12 août 1850 à Gand, il décédera dans la même ville le 31 mars 1920.[29] Aîné d'une

28 L. P. Curtis jr. (éd.), *The historian's workshop. Original essays by sixteen historians* (New York 1970), IX.

29 Données biographiques dans H. van Werveke, *Paul Fredericq in de spiegel van zijn dagboek* (Mededelingen van de Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, Klasse der Letteren 41, n° 1) (Bruxelles 1979), et E. C. Coppens, *Paul Fredericq* (Gand 1990). Pour un aperçu succinct: Idem, art. «Fredericq, Paul», dans: *Nationaal Biografisch Woordenboek*, 1974, t. 6, 296–305. Pour une histoire

famille de six enfants, il entame en 1867 des études supérieures à l'Ecole Normale des Humanités de Liège, où sont formés la majorité des professeurs d'athénée. Pour le jeune Fredericq, qui compte parmi ses condisciples le futur professeur liégeois Godefroid Kurth,[30] ce sont des années d'épanouissement intellectuel. Il le doit en premier lieu à Emile de Laveleye, professeur à l'Université de Liège et publiciste aux multiples facettes, qui devient son mentor et son 'second père'.[31] Lorsque Fredericq quitte Liège en 1871, c'est pour se lancer dans une carrière d'enseignant dans le secondaire. Les postes se succèdent à un rythme rapide: professeur au collège communal de Malines en 1871, à l'athénée royal d'Arlon l'année suivante et à l'athénée de Gand en 1875.

Mais Fredericq a d'autres ambitions. En octobre 1879, il devient – grâce au soutien politique nécessaire et à une série de manœuvres discrètes – professeur extraordinaire à l'Université de Liège. L'ordinariat lui sera accordé en 1882. A ce moment-là, Kurth est nommé dans cette institution depuis un certain temps déjà. A Liège, Fredericq enseigne notamment la littérature néerlandaise, l'histoire contemporaine et l'histoire de Belgique.[32] Mais cette affectation aussi sera de courte durée. Dès décembre 1883, il décroche, à nouveau à l'issue de prudentes manœuvres politiques, une chaire à l'Université de Gand. Cette fois, sa charge comprend entre autres l'histoire comparée des littératures modernes et l'histoire institutionnelle de la Belgique (temps modernes); il s'agit donc à nouveau d'une combinaison entre histoire littéraire et histoire tout court. Malgré des offres émanant de Groningue et Amsterdam, Fredericq restera à Gand jusqu'à son éméritat.[33] A partir de 1886 et pendant des années, son *collega proximus* sera l'un de ses anciens étudiants liégeois, Henri Pirenne.[34]

Comme le montre le soutien politique reçu à l'occasion de sa nomination en tant que professeur, Fredericq ne voue pas exclusivement son

familiale personnelle: L. Fredericq, *Notes sur la Famille Fredericq-Beaucarne* ([Gand] 1940).

30 A propos de Kurth: P. Gérin, art. «Kurth, Godefroid», dans: *Nouvelle Biographie Nationale*, t. 8, 2005, 212–219.

31 *Archives Fredericq*, Ms. 3704/2.

32 Pour le professorat liégeois: H. vander Linden, «Paul Fredericq», dans: L. Halkin (éd.), *Liber memorialis. L'Université de Liège de 1867 à 1935*, t. 1: *Faculté de Philosophie et Lettres – Faculté de Droit* (Liège 1936), 317–319.

33 Pour le professorat gantois: «Paul Fredericq», dans: *Université de Gand. Liber memorialis. Notices biographiques*, t. 1: *Faculté de Philosophie et Lettres – Faculté de Droit* (Gand 1913), 199–208.

34 Au sujet de Pirenne, entre autres: B. Lyon, *Henri Pirenne. A biographical and intellectual study* (Gand 1974), et le récent portrait de M. Boone, «Henri Pirenne (1862–1935). Godfather van de Gentse historische school?», dans: *Handelingen der Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde te Gent*, nouvelle série, 60 (2006), 3–19.

existence à la science. Les questions politiques et sociales du moment le poussent à s'engager. Cet engagement prend forme, à l'origine, dans le cadre de l'héritage de la Société Huet, constituée autour de son oncle, un social-progressiste. Au début, Fredericq se décrit comme un 'socialiste de chaire'.[35] Avec le temps, il optera toutefois pour la tendance libérale, évoluant de l'aile progressiste du Parti libéral vers son centre. Il reproche désormais aux socialistes de troubler la 'véritable' lutte politique, celle qui se joue entre libres penseurs et catholiques; Fredericq considère le leader socialiste gantois Edward Anseele comme un «rat intelligent sans la moindre honnêteté ni le moindre amour de la vérité».[36] Mais c'est l'Eglise qui reste le principal ennemi. La conversion de Fredericq à un protestantisme polémique, en 1876, a déjà renforcé son anticléricalisme. Ce dernier devient à présent un élément essentiel de son libéralisme. A ses yeux, les défenseurs ultramontains de l'Eglise ne peuvent être que des conservateurs intolérants. Dans la franc-maçonnerie, Fredericq trouve, outre un instrument d'ascension sociale, une nouvelle arme dans son combat contre ces ultramontains. En 1880, il est admis comme membre de la loge Le Septentrion, à Gand.

La guerre scolaire représente le sommet de la lutte idéologique dans laquelle est engagé Fredericq. Lorsqu'elle s'achève en 1884, les catholiques prennent le pouvoir jusqu'à la 'Grande Guerre'. La vie de Fredericq sera désormais rythmée par un même refrain politique: à chaque élection, il espère et escompte que l'on sera enfin libéré des 'papes' et à chaque fois, il doit constater, déçu, que les libéraux ne sont pas parvenus à briser la domination du 'ministère clérical'. La *Finis calotae* tant attendue ne se produit pas.[37] Un mandat de conseiller communal exercé à Gand de 1891 à 1895 reste également sans effet à cet égard. Parallèlement, Fredericq s'engage dans le mouvement flamand. Son flamingantisme militant se traduit notamment par sa participation au combat pour la néerlandisation de l'Université de Gand (la *Vlaamsche Hoogeschool*) et par la publication – entre 1906 et 1909 – d'une chronique détaillée du mouvement intitulée *Schets eener geschiedenis der Vlaamsche Beweging* ('Esquisse d'une histoire du mouvement flamand'). Mais Fredericq est avant tout pragmatique: lorsque l'unité libérale est compromise par les

35 Au sujet du cercle entourant Huet: H. van Werveke, «Huet en zijn kring», dans: Idem, *Fredericq in de spiegel van zijn dagboek*, 39–44, et K. Wils, *De omweg van de wetenschap. Het positivisme en de Belgische en Nederlandse intellectuele cultuur 1845–1914* (Amsterdam 2005), 114–117. Le père de Fredericq était actif dans le cercle; voir M. Thiery, art. «Fredericq, César Alexandre», dans: *Nationaal Biografisch Woordenboek*, t. 15, 1996, 275–277.

36 *Archives Fredericq*, Ms. 3704/17: note 17 décembre 1899.

37 *Archives Fredericq*, Ms. 3704/21: note 29 mai 1904.

exigences trop radicales des flamingants, il adopte une attitude plus modérée.[38]

L'œuvre historico-scientifique de Fredericq est liée à cet engagement.[39] La dissertation qui lui vaut, en 1875, un doctorat spécial en histoire à l'Université de Gand, a pour titre *Essai sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas*. Ce thème permet au jeune médiéviste de manifester son engagement libéral en condamnant le despotisme bourguignon.[40] A partir du milieu des années 1870, il se consacre au seizième siècle. Il n'est pas le seul. «L'histoire des Pays-Bas au seizième siècle,» écrira-t-il plus tard, «était devenue une arme politique pour les deux partis qui se disputaient le pouvoir en Belgique.»[41] Le soulèvement contre l'Espagne (jugée ou non tyrannique), la lutte (jugée ou non héroïque) des gueux, le duc d'Albe et la réforme: le seizième siècle tout entier devient une arène politique dans laquelle catholiques et libres penseurs se livrent une lutte contemporaine sous le prétexte de l'histoire. Fredericq ne peut y rester indifférent. A l'occasion du tricentenaire de la Pacification de Gand, en 1876, il organise un cortège historique. L'idée sous-jacente de cette commémoration et de l'*Album* qu'il publie pour l'événement est claire: l'Eglise du seizième siècle a été un monument d'intolérance, son héritière du dix-neuvième se comporte exactement de la même façon.[42]

La commémoration gantoise déterminera les recherches futures de Fredericq: pendant plusieurs années, il consacre son énergie au thème de l'Inquisition du seizième siècle et à ses antécédents médiévaux. C'est également dans ce domaine qu'il publie son œuvre majeure, une édition de sources parue de 1889 à 1906 en cinq volumes sous le titre solennel

38 Il existe une abondante littérature sur l'engagement de Fredericq dans le mouvement flamand. Voir entre autres L. Milis, «Frans-Vlaanderen en de Gentse liberalen van "Het Volksbelang" in de late negentiende eeuw. Drie bijdragen», dans: *Handelingen der Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde te Gent*, nouvelle série, 28 (1974), 115–140, et W. Prevenier, art. «Fredericq, Paul», dans: *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging* (Tielt 1998), t. 1, 1204–1205. Voir aussi le double essai de L. Velter et K. Dermaut, *Historisch-kritische teksteditie van de briefwisseling tussen Julius de Geyter en Paul Fredericq* (mémoire de lic. non publiée) (Louvain 1995), 2 t.

39 Voir à ce sujet J. Tollebeek, *Writing the Inquisition in Europe and America. The correspondence between Henry Charles Lea and Paul Fredericq* (Commission Royale d'Histoire) (Bruxelles 2004).

40 Voir Ph. Carlier, «Contribution à l'étude de l'unification bourguignonne dans l'historiographie belge de 1830 à 1914», dans: *Revue belge d'Histoire Contemporaine*, 16 (1985), 1–24.

41 P. Fredericq, «Bulletin historique: Belgique», dans: *Revue historique*, 1878, vol. 6, 159.

42 U. Vermeulen, «Katholieken en Liberalen tegenover de Gentse Pacificatiefeesten (1876)», et Idem, «Paul Fredericq en de Gentse Pacificatiefeesten (1875–1876)», dans: *Handelingen der Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde te Gent*, nouvelle série, 20 (1966), 167–185, et 21 (1967), 251–259.

de *Corpus documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis neerlandicae*. En 1892 et 1897, les découvertes de cette édition sont résumées en deux volumes dans *Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden* ('Histoire de l'Inquisition aux Pays-Bas'). L'œuvre n'est ni innocente ni de nature purement scientifique; écrire sur le despotisme du passé reste toujours un moyen de lutte contre les tenants du pouvoir – catholiques – du présent. Il s'agit donc d'historiographie militante.[43]

Qu'est-ce qui rend ce professeur gantois, dont l'intérêt pour l'histoire du seizième siècle était déterminé par l'actualité politique, si intéressant pour quiconque réalise une anthropologie de la science historique moderne? Tout d'abord, Fredericq a indéniablement joué un rôle important dans l'émergence, mais aussi dans la diffusion des idéaux de la science historique moderne, et cela, non seulement en Belgique, mais aussi à l'échelle européenne. Ce rôle, il l'assume en donnant une description précise de la situation existante dans le domaine de la recherche historique et plus encore de l'enseignement. En fait de description, les réflexions de Fredericq sur l'état de la discipline et les changements souhaités prennent la forme de récits de voyages. Immédiatement après ses études, en 1871, Fredericq avait déjà songé à partir en Allemagne pour s'y perfectionner, mais le projet avait échoué car, selon ses dires, la partialité du ministre catholique l'avait privé d'une bourse d'étude. Dix ans plus tard, Fredericq, entre-temps devenu professeur à Liège et occupé à se forger une place de premier plan dans l'entreprise historique belge, reprend ses projets de voyage. Il demande au ministre de l'enseignement – un libéral cette fois – de lui accorder un subside pour financer un voyage à l'étranger, où il compte mener des recherches approfondies sur l'enseignement de l'histoire au niveau supérieur.

Le subside est octroyé et Fredericq part en 'mission': il passe les mois de mai et juin 1881 en Allemagne, un an plus tard il se rend à Paris, au printemps 1884 en Angleterre et en Ecosse, et, entre 1885 et 1888, il effectue plusieurs courts séjours aux Pays-Bas. A chaque fois, il publie un compte rendu détaillé de ses découvertes dans une revue de pédagogie, la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*. En 1899, ainsi qu'il l'avait déjà souhaité auparavant, il réunit ces rapports en un gros volume de plus de trois cents pages. Tant les comptes rendus particuliers que le recueil auront de nombreux lecteurs, notamment grâce à leur traduction à l'intention du public anglais et américain.[44]

43 Voir globalement au sujet de l'historiographie engagée au dix-neuvième siècle en Belgique: F. Vercauteren, *Cent ans d'histoire nationale en Belgique* (Bruxelles 1959), t. 1, 168–185.

44 P. Fredericq, *L'enseignement supérieur de l'histoire. Notes et impressions de voyage.*

Le succès de ces comptes rendus de voyage tient à la vivacité de leur style. Fredericq parcourt l'Europe, passant d'une université à l'autre, un carnet dans la poche ou sur les genoux. Ses comptes rendus sont des compilations de notes à peine remaniées. Elles acquièrent donc le caractère direct de ce qu'il nomme lui-même des 'photographies instantanées'.[45] Les lecteurs le louent pour la puissance pittoresque de ses portraits. Son attention pour les mimiques et le langage corporel de ses collègues, leur physionomie, les particularités de leurs attitudes face aux étudiants et l'aménagement des salles de cours confère en effet au texte une séduction particulière. L'auteur en est d'ailleurs conscient, lui qui aime en lire des passages à ses étudiants. Le portrait de l'étrange Heinrich von Treitschke, enseignant, complètement sourd, devant le *Barakken-Auditorium* de l'Université de Berlin, sans faire de pauses entre les phrases et gesticulant nerveusement, doit sans nul doute avoir fait forte impression sur les étudiants de Gand.[46] Mais les récits de voyage de Fredericq ne se limitent pas à une série de portraits pittoresques. Les pratiques historiographiques anciennes et nouvelles y sont non seulement décrites, mais jugées. Les lecteurs européens et américains peuvent consulter les récits comme un manuel; ils peuvent y apprendre ce qu'il y a de neuf et d'ancien dans l'enseignement de l'histoire, ce qui est passé de mode et comment les méthodes existantes peuvent être améliorées.[47]

On peut s'interroger sur la représentativité de Fredericq. Ses *Notes et impressions de voyage* peuvent-elles être considérées comme un modèle, une vitrine des pratiques qui avaient cours dans la science historique moderne? La connaissance des pratiques de Fredericq lui-même ainsi que des notions épistémologiques et des conventions éthiques qui sous-tendent ces pratiques peut-elle être généralisée et assimilée à une connaissance du régime de l'historien contemporain? Il

*Allemagne – France – Écosse – Angleterre – Hollande - Belgique* (Gand / Paris 1899). Le rapport hollandais a encore été réimprimé ultérieurement: Idem, «L'enseignement supérieur de l'histoire et de la géographie en Hollande (1885–1888)», dans: P.A.M. Geurts et A.E.M. Janssen (éd.), *Geschiedschrijving in Nederland. Studies over de historiografie van de Nieuwe Tijd*, t. 2: *Geschiedbeoefening* (La Haye 1981), 141–157. Voir le matériel dans *Archives Fredericq*, Ms. 2928 (le recueil), Ms. 2933 (France), Ms. 2943 (Pays-Bas), Ms. 2944 (Angleterre et Écosse), Ms. 2945 (Allemagne) et Ms. 2947 (à nouveau le recueil) et les notes de voyage dans *Archives Fredericq*, Ms. 3707/XIV–XV (Allemagne), XVI–XVII (France), XIX (Pays-Bas), XXI–XXII (Angleterre et Écosse) et XXIII (à nouveau Pays-Bas).

45 Fredericq, *Notes et impressions*, VII.

46 Fredericq, *Notes et impressions*, 3, et *Archives Fredericq*, Ms. 2991/I: note 10 novembre 1905.

47 Cf. B.G. Smith, *The gender of history. Men, women, and historical practice* (Cambridge, MA / Londres 1998), 109.

est difficile d'apporter une réponse décisive à cette question. Peut-être est-il somme toute préférable de se limiter à considérer l'œuvre de Fredericq comme étant illustrative – un terme moins fort que 'représentative' – de l'aspiration d'une génération de professeurs d'université actifs durant le dernier quart du dix-neuvième siècle à transformer véritablement leur discipline.[48] L'héritage on ne peut plus personnel de Fredericq permet effectivement, par recherche et tâtonnements, de décrire la façon dont ils procédèrent.

## Le Moi

C'est aussi cet héritage – les Archives Fredericq – qui fait du professeur gantois un compagnon de route extrêmement précieux pour qui s'intéresse à l'anthropologie de la science historique moderne. Une telle approche de la discipline exige en effet l'accès à des sources qui ne vont pas de soi: notes de recherche et rapports de travail, correspondance avec les collègues, les imprimeurs et les éditeurs, notes sur la progression de son propre travail, davantage que des documents conservés de façon plus qu'aléatoire sur toutes sortes d'événements liés à la pratique de l'histoire. Dans cette perspective, les archives conservées à la bibliothèque de l'Université de Gand sont tout bonnement exceptionnelles.[49] Une partie importante du fond est constituée de dossiers réunis et reliés par l'auteur lui-même autour de ses publications – notes préparatoires, correspondance, recensions, éventuellement comptes rendus de discussions. Le professeur gantois était fier de ces dossiers. Il les montrait à ses visiteurs et encourageait ceux-ci à ordonner leurs archives de la même manière.[50] Quant à la correspondance, elle est tout aussi importante puisqu'elle comprend pas moins de quarante-cinq recueils classés chronologiquement.[51]

Ce sont toutefois les écrits autobiographiques qui forment le cœur des Archives Fredericq. Fredericq n'est évidemment pas le seul historien

48 Il est notamment fait référence, dans ce contexte, à l'importance du changement de génération dans M. Bentley, *Modern historiography. An introduction* (Londres / New York 2003), 72.

49 Voir A. Derolez, *Inventaris van de handschriften in de Universiteitsbibliotheek te Gent* (Gand 1977), 215, 268, 276 et 279.

50 Entre autres *Archives Fredericq*, Ms. 3704/35: note 2 janvier 1914 et Ms. 3704/58: note 1er juillet 1915.

51 *Archives Fredericq*, Ms. III 77. Il existe un inventaire dactylographié. Voir aussi C. D'hont, *Paul Fredericq (1850–1920). Biografie en inventaris van de briefwisseling tot 1883* (mémoire de lic. non publiée) (Gand 1976–1977), 2 t., et R. Seys, *Paul Fredericq (1850–1920). Biografie van 1914 tot 1920. Inventaris van de briefwisseling van 1884 tot 1920* (mémoire de lic. non publiée) (Gand 1978–1979), 3 t.

à avoir consigné ses propres faits et gestes; Leopold von Ranke par exemple, fut également un autobiographe.[52] Mais Fredericq est le roi des 'égodocuments', le Lodewijk van Deyssel des historiens. Sa passion autobiographique n'a en effet rien à envier à celle de l'auteur de *Het Ik. Heroïesch-individualistische dagboekbladen* ('Le Moi. Journaux héroïco-individualistes') – que Fredericq, soit dit en passant, considère comme un «brigand et un poseur de piètre talent».[53] Elle est bien plus ardente que celle d'autres auteurs de 'journaux'.[54]

Le principal récit autobiographique de Fredericq est le journal qu'il entama en mai 1889 sous le titre *Aantekeningen over mijn leven* ('Notes sur ma vie') et dont nous avons cité ici les premières lignes.[55] A l'origine de cet écrit, il y avait une requête du recteur de Liège, qui lui demandait de lui fournir quelques données personnelles pour le *Liber memorialis* de l'université. Fredericq commence le journal par un flash-back détaillé sur les années écoulées depuis sa naissance et le compléta jusqu'en mars 1916, alternant courtes notes et considérations détaillées, le tout formant un ensemble de plus de deux mille pages, souvent écrites recto-verso. Il parle de son œuvre scientifique et de son enseignement, de ses manœuvres politiques et de divers événements sociaux, de sa famille et de ses collègues, de ses maladies et de son état de santé, plus tard des années de guerre et du nombre croissant d'enterrements auxquels il doit assister. Il le fait avec une grande franchise (le journal devait rester interdit de consultation pendant les cinquante années suivant sa mort), présentant ses notes en quarante-cinq cahiers dont il orne la couverture d'images et de textes édifiants pour ses compatriotes, allant de la *Brabançonne* ('Après des siècles d'esclavage …') à un reportage sur le jeune homme qui, grâce à son engagement dans la société, finit par goûter aux joies de la propriété.

Mais Fredericq ne s'en tient pas à ce journal. En octobre 1914, il rédige un registre de sa vie telle qu'elle s'est déroulée jusque là: *Vita mea*.[56] Au début 1915, il commence la rédaction de ses mémoires sous le titre *Gedenkschriften* ('Mémoires'). Il écrit deux chapitres, l'un sur ses grands-

52 Voir U. Muhlack, «Die Genese eines Historikers. Zur Autobiographie und zur Korrespondenz des jungen Ranke», dans: D. Hein, K. Hildebrand et A. Schulz (éd.), *Historie und Leben. Der Historiker als Wissenschaftler und Zeitgenosse. Festschrift für Lothar Gall zum 70. Geburtstag* (Munich 2006), 21–40. Voir en général Popkin, *History, historians, and autobiography*.

53 *Archives Fredericq*, Ms. 3704/23: note 18 décembre 1905.

54 Pour une présentation globale des écrits autobiographiques de Fredericq: H. van Werveke, «Het dagboek», dans: Idem, *Fredericq in de spiegel van zijn dagboek*, 13–16.

55 *Archves Fredericq*, Ms. 3704. Dans la bibliothèque universitaire de Gand est également conservé un registre des personnes dans ce journal.

56 *Archives Fredericq*, Ms. 3704.

parents, l'autre sur sa mère, qu'il vénère profondément.[57] Au début 1917, il se remet à la tâche, esquissant cette fois sous le titre *Algemeen overzicht van mijn leven* ('Esquisse générale de ma vie') son parcours personnel, dans l'intention de donner à ses *Gedenkschriften* une structure claire.[58] Aussitôt après, il décrit sa jeunesse, cette fois sous le titre *Uit mijne gedenkschriften 1850–1867* ('Extraits de mes mémoires 1850–1867'): il aborde son enfance, l'athénée gantois qu'il a fréquenté, la mort prématurée de sa mère.[59] Parallèlement, il tient à nouveau un journal. Les *Dagboeken uit de Oorlogstijd* ('Journaux de la Guerre'), qui vont de mars 1916 à décembre 1918, forment eux aussi un vaste ensemble: quatre-vingt-huit cahiers d'écolier, dans lesquels Fredericq, entre-temps déporté en Allemagne, décrit sa vie avec précision.[60] Au sortir de la guerre, il retourne à son premier journal, *Aantekeningen over mijn leven*, auquel il ajoute deux suppléments.[61]

Et ce n'est pas tout. Les Archives Fredericq contiennent aussi septante-et-un 'carnets de voyage', les *Reisaantekeningen* ('Notes de voyage').[62] Lors de chaque déplacement, l'auteur rédige des 'notes photographiques'[63] visant à documenter avec précision son périple à l'étranger, parfois aussi en Belgique. Il commence à l'occasion de son premier séjour aux Pays-Bas, en 1869, et continue jusqu'après la guerre. Certaines de ses notes sont concises et le carnet se limite alors pratiquement à un agenda; d'autres, parfois illustrées de dessins, sont nettement plus élaborées et se présentent comme des journaux détaillés. Les plus travaillées serviront de base à des publications; cela vaut en particulier pour les notes prises par Fredericq lors de ses missions auprès des universités européennes dans les années 1880. Enfin, les notes qu'il réunit à partir d'octobre 1889 sur ses secrétaires sont également très fouillées.[64] Chaque jour ou presque, il consigne ce dont il a convenu avec ses collaborateurs, quels travaux ils ont effectués ou non, combien ils ont été payés. Il suit leurs activités et observe les variations de leur caractère. Tout ce qu'il voit, il le confie au papier. Résultat: quatorze nouveaux cahiers.

57 *Archives Fredericq*, Ms. 3704 (01) et Ms. 3704 (02).
58 *Archives Fredericq*, Ms. 3705.
59 *Archives Fredericq*, Ms. 3706.
60 *Archives Fredericq*, Ms. 3708.
61 *Archives Fredericq*, Ms. 3704.
62 *Archives Fredericq*, Ms. 3707. Fredericq a établi lui-même en 1914 un registre de ces «carnets de voyage» dans: *Tafel mijner Reisherinneringen*.
63 *Archives Fredericq*, Ms. 3705: *Algemeen overzicht van mijn leven*, 19.
64 *Archives Fredericq*, Ms. III 77 (23).

Cette autoreprésentation massive, obsessionnelle et presque névrotique, n'est évidemment pas exempte de déformations: Fredericq adopte des points de vue, passe à côté d'autres perspectives ou de certaines nuances, stylise sa propre existence. *Fashioning the self* – le phénomène se vérifie largement dans ces journaux, mémoires et récits de voyage. Mais est-ce vraiment important pour qui considère comme faisant partie de ses tâches ethnographiques le fait de reconstituer et de comprendre l'image de l'historien moderne? Fredericq lui-même écrit à la fin de sa vie:

> «Jamais, à aucune occasion, je n'ai joué les premiers violons dans l'orchestre des humains. Je le sais. C'est un second rôle, plus souvent un troisième ou même un rôle moindre encore que j'ai interprété toute ma vie sur les différentes scènes où j'ai dû apparaître. Ma vie est donc loin d'être émouvante pour qui entreprend la lecture de mes mémoires. Mais il y a tout de même beaucoup à en apprendre sur les mœurs, les plaisirs et la conception de la vie d'une famille bourgeoise belge ordinaire, ni riche ni pauvre, mais intellectuellement très développée, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.»[65]

Acceptons donc l'invitation de Fredericq! Etendons la 'famille bourgeoise belge' à la guilde des historiens et pénétrons grâce à ce matériel exceptionnel – les écrits autobiographiques, mais aussi les dossiers et les lettres – dans le monde de ces historiens.[66]

## Un monde concret

Tout d'abord, il s'agit d'un monde dans lequel une discipline s'est formée, mais aussi une communauté. Le lien entre les deux n'est jamais univoque. D'un côté, la communauté des historiens se forme entre 1870 et 1914 autour d'un *credo* portant aussi bien sur l'épistémologie que sur l'éthique de la science historique moderne. Ce *credo* est transmis aux jeunes générations dans de nouveaux cadres de travail, les ateliers de l'histoire. Etudiants et collaborateurs y sont impliqués et doivent faire 'tourner la machine'. Mais d'un autre côté, cette 'collectivisation' de l'historiographie rend ce monde fragile. On s'interroge sur la fidélité et la fiabilité, sur la personnalité. La nouvelle communauté, craint-on, peut péricliter par manque de discipline.

En deuxième lieu, on peut aussi se demander *où* l'historiographie a pu se réaliser au mieux et comment devaient être conçues les relations

65 *Archives Fredericq*, Ms. 3705: *Algemeen overzicht van mijn leven*, 20.
66 Je l'ai fait de manière étendue dans J. Tollebeek, *Fredericq & Zonen. Een antropologie van de moderne geschiedwetenschap* (Amsterdam 2008).

entre pratiquants. Le monde évoqué par les Archives Fredericq est un monde académique. Mais il est aussi celui de la 'maison des professeurs'. Le rôle que joue cette dernière, y compris dans la science historique moderne, en tant que site de production de connaissance n'a fait l'objet que de peu d'attention dans l'historiographie existante. Cet attachement à la 'maison' servait pourtant de modèle pour l'intimité et l'esprit de famille jugés essentiels pour les relations entre historiens et considérés comme des conditions majeures pour parvenir à une véritable connaissance historique. En même temps, cette intimité de la nouvelle science a également influencé les relations de genre au sein de l'entreprise.

Troisièmement, il s'agissait, dans cette entreprise, de rassembler des pièces collectées à l'occasion de campagnes d'archivage parfois longues et épuisantes. Ce matériel formait la matière première de l'activité historique. Mais cette constatation pratique cache un monde de sensations et d'émotions, un monde plein de désillusions, mais aussi de plaisir physique. Ces sensations et ces émotions, comme nous l'apprennent les dossiers foisonnants de Fredericq, donnent à la dynamique de la collecte une autre dimension. Cette dynamique est à même de recréer le monde de l'historien moderne dans un labyrinthe. Les études et les éditions menées de façon pratique peuvent ainsi se transformer en activités confuses, sans commencement clair et, surtout, sans fin. L'historien moderne doit toujours aller plus loin.

Quatrième point, l'historien devient, dans son quotidien, un spécialiste qui classe ses documents à la maison ou aux Archives. Mais ce spécialiste ne se suffit pas à lui-même. Sa spécialisation l'amène à opter pour des genres historiographiques développés dans le cadre de cette spécialisation. Cela n'empêche pas l'historien de devoir se confronter au monde extérieur. D'abord à ses collègues, de façon informelle: la correspondance et les congrès permettent de tisser des réseaux qui peuvent aussi devenir des espaces virtuels où prix et recensions sont négociés dans une 'société de la reconnaissance' compétitive. Ensuite, toujours à ses collègues, mais cette fois de façon institutionnalisée: les institutions concernées créent des positions de contrôle. Enfin, au vaste monde: l'historien moderne veut lui aussi être utile, jouer un rôle dans la société, où cependant les normes en vigueur ne sont pas les mêmes que dans l'intimité du cabinet de travail.

La communauté représente le début, mais aussi la fin. Le monde de la science historique moderne que l'historien anthropologue veut explorer est aussi – pour terminer – un monde où abondent les pratiques commémoratives: on échange des photos, on organise des manifestations et des célébrations, on dédie ses ouvrages, on prononce des hommages

et on rédige des nécrologies. Toutes ces pratiques peuvent renforcer la nouvelle communauté des historiens modernes, la nouvelle élite. Mais elles peuvent aussi engendrer des conflits et des discordes et renforcer les fractures existantes. En outre, elles peuvent aussi renvoyer l'historien à lui-même: les pratiques commémoratives sont pour lui l'occasion de se souvenir de sa perte personnelle. Ce faisant, la science se drape de nostalgie.

Tels sont les contours de la culture – ou de la sous-culture – qui est au centre de l'anthropologie de la science historique moderne. Fredericq nous invite à explorer cette culture. «Il y a tout de même beaucoup à en apprendre.»